

Audrey Bonjean, Guillaume Dorvaux, Ludovic Gicquel et Mariette Moevus*

Dialogue sur Terre, voyage initiatique au Sud pour changer nos modes de vie au Nord

70 Quatre jeunes ingénieurs lyonnais partiront bientôt pour un périple d'un an en Asie et en Afrique pour y rencontrer les habitants de seize villages. Appelé Dialogue sur Terre, leur voyage est conçu pour valoriser les savoir-vivre les plus durables qu'ils rencontreront sur leur route et les faire connaître afin d'inciter des habitants du Nord à s'en inspirer pour changer leur mode de vie.



Cela nous permettra d'analyser les différents modes de vie à l'aide d'une méthode en deux volets.

Evaluation des impacts sur l'environnement

Avec EcoIntesys, bureau d'étude suisse spécialisé dans l'analyse de cycle de vie, nous quantifierons les émissions de polluants liées à l'alimentation, au logement et aux transports dans chaque village.

Evaluation de la qualité de vie

Des observations et entretiens avec les habitants nous permettront d'évaluer leur niveau de vie et de bien-être.

Dix jours pour établir un vrai dialogue avec des personnes de cultures différentes, cela paraît court. Pour briser la glace et vivre un premier échange avec les habitants, nous jouerons à notre arrivée un spectacle de jongleries, chants et danses. Quoi de plus vivant que les arts du spectacle pour faire passer des émotions et susciter le dialogue ?

Ce projet mûrit depuis deux ans. La méthode d'analyse et le spectacle ont été testés en Bosnie et dans un écovillage français. Au-delà des brefs comptes rendus qui paraîtront dans chaque parution de LaRevueDurable, il sera possible de suivre notre cheminement sur www.dialoguesurterre.fr ■

L'évidence est sous nos yeux : le mode de vie occidental n'est pas durable. Le développement de nos sociétés, fondé sur un accroissement des flux de matières et d'énergie, engendre plus de nuisances que ne peuvent en supporter les écosystèmes. A terme, c'est la vie humaine sur Terre qui est menacée. Notre mode de vie doit évoluer, mais comment le rendre durable tout en gardant un bien-être acceptable ?

Apporter un regard différent

Cette interrogation trotte depuis deux ans dans nos têtes. Passionnés par l'écologie et le changement humain, nous avons voulu y apporter des éléments de réponse. Nous avons créé le projet Dialogue sur Terre dans cet esprit : nous allons chercher au Sud des modes de

raît le mythe déstabilisant du bonheur lié au matérialisme. Ces peuples ont pourtant dans leurs cultures ancestrales des richesses indéniées. Les sociétés traditionnelles ont notamment construit des modes de vie adaptés à leur environnement : elles savent maintenir l'équilibre des écosystèmes locaux, car leur survie en dépend directement. Ces peuples, qui vivent sobrement par nécessité, ont développé un sens du bien-être construit sur l'être plutôt que sur l'avoir.

Dialogue sur Terre a pour but de valoriser ces savoir-vivre et ces savoir-être en les faisant connaître à nos concitoyens.

Analyser des modes de vie

A chaque étape, nous nous immergerons en apprentis anthropologues dans les cultures locales par des séjours de dix jours dans seize villages isolés d'Asie et d'Afrique.



vie dont notre société pourrait s'inspirer pour mieux respecter l'environnement et l'humain.

De nombreux dispositifs issus du Nord visent à apporter de l'argent ou des techniques aux pays du Sud afin d'améliorer leur qualité de vie. Malheureusement, ce « développement » est trop souvent calqué sur le modèle occidental qui impose un accroissement de biens artificiels qui menacent à terme les équilibres naturels.

De plus, cela crée pour les pays du Sud une dépendance matérielle et morale, où transpa-

Voyage en transport doux

Nous partirons le 12 juillet 2009 pour un an d'itinéraire en Asie et en Afrique

par les moyens de transports locaux : auto-stop, train, bus... Ce qui limitera nos impacts. Pour passer de l'Inde au Maroc, puis du Bénin en France, nous avons prévu deux trajets par la mer plutôt que par les airs. Rapporté à un passager, l'impact sur le changement climatique d'un trajet en avion est trente fois plus élevé qu'en cargo.

Un choix écologique inévitable, mais difficile à concrétiser. D'abord parce que les bateaux de marchandises ne prennent pas toujours des passagers et que les informations sont difficiles à trouver. Ensuite parce que le bateau est très lent et plus cher : 18 jours et 2000 euros en cargo, au lieu de 10h et 450 euros en avion pour le trajet Inde-Maroc.

Nous acceptons cependant volontiers ces contraintes, et

comptons profiter au maximum de cette expérience pour découvrir la vie en mer, rencontrer d'autres voyageurs en quête de nouveau, vivre au véritable rythme du voyage, mettre à profit le temps de la traversée pour réfléchir et écrire. Cette façon de voyager est à l'image de notre philosophie de vie où consumérisme, rendement à court terme et pollution laissent place au bien-être, à la vie en conscience et au respect de la nature.

AB, GD, LG et MM

Audrey Bonjean, Guillaume Dorvaux, Ludovic Gicquel et Mariette Moevus*

Dialogue sur Terre fait halte en Sibérie et décrit son outil d'évaluation



70

Les quatre Lyonnais de Dialogue sur Terre sont partis le 12 juillet 2009 pour un périple d'un an en Asie et en Afrique¹. Objectif : découvrir et évaluer la durabilité de différents modes de vie dans des villages isolés. En partenariat avec le bureau d'étude Eco-intesys, basé à Lausanne, ils ont établi une méthode d'analyse originale.

Après avoir traversé l'Europe et la Russie en stop et en train, nous sommes arrivés sur l'île d'Olkhon au cœur du lac Baïkal. Haut lieu du chamanisme, anciennement peuplée par les dieux, l'île dégage une énergie particulière. Nous y trouvons notre premier village d'accueil, Ialga, habité principalement par des Bouriates, ethnie originaire de cette région de Sibérie.

Nous y découvrons un mode de vie très simple, dans lequel l'électricité s'est immiscée voilà quatre ans seulement, et où les maisons n'ont pas l'eau courante. Nous mangeons les produits de la ferme et de la pêche, et nous discutons beaucoup avec nos hôtes grâce à notre interprète Nikolai. Voilà une entrée en matière passionnante pour une année d'études sur les modes de vie villageois.

La question est de savoir si ces modes de vie sont durables. Ce qui implique de savoir ce qu'est un mode de vie durable. Pour nous, c'est un mode de vie qui permet aux personnes de s'épanouir et qui garantit la pérennité de l'environnement global. Nous avons construit notre méthode d'analyse sur ce postulat.

Concrètement, nous jouons aux anthropologues en herbe en observant la vie dans de petits villages et en dialoguant avec leurs habitants. En dix jours, nous récoltons des informations sur leur alimentation, leur logement,

* Audrey Bonjean, Guillaume Dorvaux, Ludovic Gicquel et Mariette Moevus sont ingénieurs.

leurs activités et, plus largement, l'organisation sociale du village. Nous obtenons ainsi un modèle de ce que nous avons compris de la vie locale, puis nous en évaluons la qualité de vie et les impacts sur l'environnement.

Evaluation des impacts

Sur le terrain, nous quantifions les flux de matières et d'énergie utilisés au quotidien. Par exemple, les stères de bois de chauffe, les kilomètres parcourus (et en quel mode de transport), la quantité de viande consommée, etc. Pour évaluer les impacts de ces flux, nous utilisons la base de données que notre partenaire Eco-intesys, spécialisé dans les analyses de cycle de vie (ACV), nous a fournie.

Cette base contient les résultats d'ACV effectuées dans de nombreux domaines (énergie, transports, alimentation). Cependant, ces ACV tiennent compte d'une industrialisation propre aux pays développés, ce qui ne correspond souvent pas à la réalité des villages que nous étudions. Aussi, avant de partir, nous avons passé une semaine chez Eco-intesys pour adapter ces ACV à notre étude.

L'exemple du blé illustre ce propos. La base de données indique les impacts que la production de 1 kg de blé génère en Europe du fait de l'occupation des sols, de l'utilisation d'engrais, de pesticides et de machines agricoles, et du séchage. Pour construire l'ACV d'une production de blé non mécanisée à partir de ces données, nous devons retirer les impacts liés à l'utilisation de machines agricoles et à une production avec engrais et pesticides.

Ainsi, nos ACV simplifiées collent mieux à la réalité des villages d'Asie et d'Afrique où nous séjournerons. Nos observations sur place permettront d'affiner la description des procédés utilisés, et donc le calcul des impacts.

Evaluation de la qualité de vie

En parallèle, en nous immergeant dans la vie quotidienne des villageois, nous favorisons au maximum les échanges pour nous faire une idée de leur qualité de vie. Nous parlons avec eux d'éducation, de santé, de l'organisation du village. Sont-ils satisfaits de leur mode de



vie ? Y a-t-il des inégalités dans le village ? Les jeunes peuvent-ils se faire une place dans cette société ? Rêvent-ils d'autre chose ? Autant de questions pour cerner les atouts et les limites de leur existence sur le plan humain.

En joignant à ces enquêtes très qualitatives la mesure des impacts des modes de vie que nous croisons, nous obtenons une ébauche d'évaluation globale de leur durabilité. Au final, notre étude établira une comparaison de modes de vie villageois dans différents pays afin d'en faire ressortir des modes d'organisation et des pratiques durables susceptibles d'inspirer nos sociétés. ■

1) Bonjean A. et coll. Dialogue sur Terre, voyage initiatique au Sud pour changer nos modes de vie au Nord, LaRevueDurable n° 34, juin-juillet-août 2009, p. 70.

Analyse du cycle de vie

Toute utilisation de biens ou services implique de consommer des ressources naturelles et de rejeter des polluants. L'ACV établit l'inventaire de ces ressources et polluants durant toute la vie d'un objet : extraction des matières premières, fabrication, transport, utilisation, élimination.

Les ressources consommées et les polluants rejetés génèrent des impacts quantifiables de différentes natures : utilisation de ressources non renouvelables, émissions de gaz à effet de serre, impacts sur la santé humaine et la qualité des écosystèmes.

AB, GD, LG et MM

Audrey Bonjean, Guillaume Dorvaux, Ludovic Gicquel et Mariette Moevus*



A Ogoomor, Dialogue sur Terre plante sa yourte et mange du yak



Partis de Lyon voilà trois mois pour étudier des modes de vie villageois d'Asie et d'Afrique, nos quatre amis de Dialogue

70

sur Terre livrent ici les conclusions de leur deuxième expérience en Mongolie. Ils ont passé dix jours à la fin de l'été à Ogoomor, à 50 km de la capitale Oulan-Bator, où ils ont partagé la vie d'éleveurs nomades.

Dès notre première entrée dans la yourte, nos hôtes nous accueillent avec du thé au lait salé, des beignets et du fromage séché faits maison. Nous goûtons ainsi à la fameuse hospitalité mongole. Nous vivons dans le campement d'été de cinq familles dispersées dans la vaste plaine à proximité de la rivière, à neuf dans une yourte.

Cet habitat traditionnel, qui se monte en moins d'une heure, se compose d'une seule pièce circulaire de 30 m², organisée autour du poêle à bois. On y trouve une table, deux lits, deux armoires, un évier et même une télévision et un congélateur, témoins de la modernité qu'apporte l'électricité.

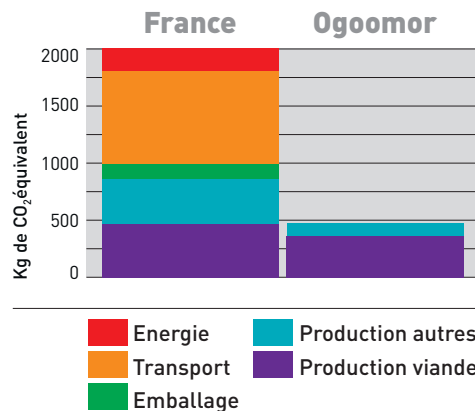
Les nomades élèvent des vaches, des yaks, des chevaux, des moutons et des chèvres. Ce qui assure toute l'année leur approvisionnement en viande et en produits laitiers, et leur permet de vendre du cachemire et de la laine. Ils migrent deux fois par an pour toujours fournir au bétail de l'herbe en quantité suffisante.

Impact

Grâce à notre vie sur place rythmée d'observations et de discussions, nous évaluons les consommations d'énergie et de nourriture, et les déplacements. Chaque année, notre

famille d'accueil mange deux vaches et douze moutons, utilise vingt-quatre stères de bois et parcourt 5000 km en camion. Nous pouvons en déduire les impacts sur l'environnement grâce à une analyse de cycle de vie¹.

Impact sur le changement climatique lié à l'alimentation, en Kg de CO₂équivalent



Parmi nos conclusions intéressantes, ce schéma montre les impacts de l'alimentation. Nous savons que la consommation de viande en France émet beaucoup de gaz à effet de serre. Ici, on consomme six fois plus de viande que la moyenne française... avec un impact plus faible !

En France, des engins mécanisés produisent des farines alimentaires, la traite, la coupe et le séchage du foin, etc. A Ogoomor, les bêtes mangent l'herbe des prairies environnantes et le foin fauché manuellement. Les émissions de gaz à effet de serre se résument à leurs rejets de méthane.

A Ogoomor, les nomades mangent la tête, les tripes et le gras de la viande, parties qui sont des déchets en France. Ils consomment donc une part plus importante de la masse de l'animal (50 % pour le bœuf, contre 25 % en France), ce qui diminue le nombre de bêtes à élever. Et puis, les nomades mangent surtout des produits locaux, qui nécessitent moins de transports de marchandises qu'en France, où les produits sont en partie importés, et moins de déplacements aux magasins.

A la fin de notre séjour, nous avons une vision d'ensemble des impacts de ce mode de

vie. Les plus grosses émissions de gaz à effet de serre sont, par ordre d'importance, les transports, l'alimentation et l'énergie. Au total, cela donne 2 tonnes de CO₂équivalent par personne par an, soit quatre fois moins que les émissions domestiques moyennes d'un Français.

Vivre à Ogoomor

La vie ici se caractérise par un habitat sommaire dans un espace sauvage illimité, loin des pollutions de la vie moderne. Bien que l'alimentation varie peu, les nomades mangent beaucoup de produits de qualité grâce à leurs élevages en plein air. Ils sont isolés géographiquement, mais les liens familiaux sont très forts et la solidarité bien présente.

Les nomades d'Ogoomor ont choisi cette vie traditionnelle et sont fiers de la perpétuer. Ils éprouvent pour la plupart un sentiment de liberté à être en contact avec la nature. Certains ont fait des études et travaillé en ville pendant quelques années, et ont préféré revenir s'installer dans un campement. Ce qui implique des concessions : être à l'écart de la vie moderne limite l'accès aux soins, à l'éducation et à la culture.

Ce mode de vie nous a touchés par son rapport direct avec cette immense nature qui n'appartient à personne, et par la liberté que les hommes y éprouvent. Les impacts sur l'environnement sont très faibles pour une qualité de vie tout à fait correcte.

Cet exemple nous aide à prendre du recul sur notre propre façon de vivre. Notre surconsommation d'énergie et d'objets nous apporte-t-elle fondamentalement plus de bien-être que leur cadre de vie et leur indépendance ? Nous pensons que l'homme peut trouver le bonheur dans la voie de la simplicité, qui répond aux contraintes écologiques sans y être forcé. Nous avons cette intuition ; nous rassemblons les preuves. ■

¹⁾ Bonjean A. et coll. Dialogue sur Terre fait halte en Sibérie et décrit son outil d'évaluation, LaRevueDurable n° 35, septembre-octobre-novembre 2009, p. 70.

* Audrey Bonjean, Guillaume Dorvaux, Ludovic Gicquel et Mariette Moevus sont ingénieurs.

POUR ALLER PLUS LOIN

www.dialoguesurterre.fr

Audrey Bonjean, Guillaume Dorvaux, Ludovic Gicquel et Mariette Moevus*



Une journée heureuse dans la vie du village laotien de Nambonetaï



Fin novembre 2009, l'équipe de Dialogue sur Terre a passé dix jours dans un petit village au nord du Laos. Elle y a trouvé un mode de vie traditionnel bien intégré à la nature environnante. Impressions et analyse.

70

trouvé un mode de vie traditionnel bien intégré à la nature environnante. Impressions et analyse.

Alors que les premiers rayons du soleil tentent de percer la brume de la jungle laotienne, que dans les maisons, les foyers allumés à même le sol laissent échapper une fumée blanche et que les premières odeurs de riz gluant atteignent nos narines, les coqs se mettent à chanter. Buffles, cochons, chiens et volailles déambulent dans ce petit village de bois et de bambou qui prend vie tout doucement.

Trois enfants, avec leur filet de pêcheur, entreprennent joyeusement de réveiller les poissons, tandis qu'un homme au bord de la rivière tresse une cloison en bambou pour sa maison. Comme chaque matin, les femmes peignent et coiffent leur longue chevelure et revêtent leur tenue traditionnelle artisanale : une jupe droite repliée sur le ventre et un chemisier aux couleurs flamboyantes.

Le sourire aux lèvres, les habitants gagnent la plaine ou la montagne pour récolter le riz et cueillir des fruits, des cœurs de bambou ou des plantes médicinales. Le jour se lève à Nambonetaï.

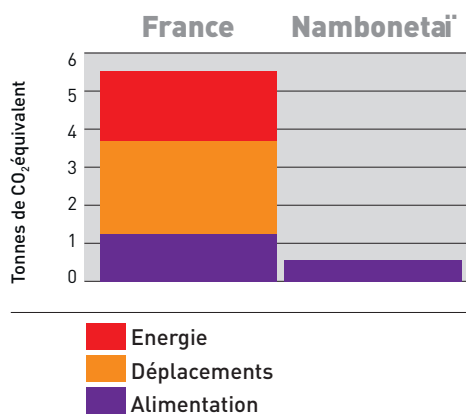
Voilà quelques jours que nous séjournons au rythme de la nature au cœur de ce village isolé de 90 foyers. Les habitants, des Thaï-Dam, y vivent en quasi-autarcie, accueillant toutefois volontiers quelques éléments d'un modernisme qui arrive doucement. Depuis une dizaine d'années, des micro-turbines installées sur la rivière apportent l'électricité dans les foyers et, avec elle, la lumière et quelques télévisions.

Il y a cinq ans, la Croix-Rouge a installé plusieurs points d'eau potable et des toilettes individuelles. Depuis un an, le chemin qui rejoint la ville à 2 heures de marche, ou 20 minutes en moto, a été élargi pour laisser passer de petits engins agricoles. Ces changements améliorent le confort de vie sans bouleverser l'équilibre traditionnel.

Quel impact ?

A partir de nos observations et des témoignages des villageois, nous avons estimé les impacts de la vie au village sur l'environnement¹. Principal constat : chaque habitant émet en moyenne quatorze fois moins de gaz à effet de serre qu'un Français ! Résultat d'autant plus intéressant que 90 % de cet impact est « incompressible » : il vient des émissions de méthane propres à la culture du riz en champ inondé sans machines ni produits chimiques.

Impact sur le changement climatique, en tonnes de CO₂équivalent



Comment expliquer un impact aussi faible ? Tout d'abord, alors qu'un Français parcourt en moyenne plus de 15000 km/an (selon l'Insee), les déplacements motorisés d'un habitant de Nambonetaï sont de l'ordre de 160 km/an. Ensuite, les besoins locaux en énergie sont minimes : la douceur de l'hiver permet de se passer de chauffage et le niveau d'équipement des foyers en appareils électriques est basique.

De plus, les sources d'énergie utilisées sont locales et renouvelables : biomasse pour la cuisson des aliments (bois, bambou) et

micro-hydraulique pour l'électricité. Les Thaï-Dam savent exploiter intelligemment les ressources naturelles grâce à des savoir-faire ancestraux dans tous les domaines : agriculture, chasse, construction, vannerie, tissage.



Fait-il bon vivre à Nambonetaï ?

L'isolement du village implique certains désavantages, comme la difficulté d'accès aux soins et à l'éducation. Les femmes accouchent sans assistance médicale, et les enfants de plus de 8 ans vivent en internat pendant la semaine. Aussi, certains villageois attendent avec impatience la construction d'une route, notamment les plus jeunes, de plus en plus attirés par la modernité.

Pourtant, aux dires des anciens, la vie à Nambonetaï est idéale. Il est possible d'y cultiver suffisamment de riz et de légumes pour nourrir sa famille, d'y vivre entouré de ses petits-enfants, et le cadre de vie est exceptionnel près de cette rivière entourée de jungle et de montagnes. Dans le village, la solidarité intergénérationnelle induit une organisation dans laquelle chacun a un rôle social pertinent, contribuant au bien-être général.

Nous avons découvert ici un mode de vie simple et naturel, où les villageois semblent se sentir bien et profiter du moment présent. Nous garderons en mémoire les sourires généreux de ces Thaï-Dam, qui se satisfont au quotidien de leur vie malgré leur isolement et la pénibilité du travail aux champs. Certains aspects de ce mode de vie sont pour nous enrichissants puisqu'ils laissent espérer un cocktail de culture traditionnelle et de modernisme modéré, avec une bonne dose de savoir-être, peut conduire à un équilibre durable. ■

* Audrey Bonjean, Guillaume Dorvaux, Ludovic Gicquel et Mariette Moevus sont ingénieurs.

1) Bonjean A. et coll. Dialogue sur Terre fait halte en Sibérie et décrit son outil d'évaluation, LaRevueDurable n° 35, septembre-octobre-novembre 2009, p. 70.

Audrey Bonjean,
Guillaume Dorvaux,
Ludovic Gicquel
et Mariette Moevus*



70

Après vingt jours passés en bateau entre Bombay et Tanger en février, les quatre ingénieurs de Dialogue sur Terre poursuivent leur découverte des modes de vie dans les villages traditionnels en Afrique de l'Ouest. Escale à Nounou, village du pays Dogon, au sud-est du Mali, aux portes du Sahara.

Accablés par la chaleur, nous somnolons dans le 4x4 qui nous trimballe sur la piste chaotique quand, soudain, une horde d'enfants nous sort de notre torpeur en courant à notre rencontre. A peine descendus, des villageois nous entourent, nous accueillent en chantant et... en tirant des coups de fusil !

La foule euphorique nous emporte entre les maisons de terre et de pierres agglutinées les unes aux autres. Dans les cours, des femmes cessent un instant de piler pour nous sourire. Le village qui surplombe les champs de mil se fond dans un paysage aride de sable, rochers et arbres épars.

Toujours pris dans le flot humain, nous saluons le doyen et le chef du village près de la mosquée, puis arrivons sur la place principale. Au son des tam-tams, un cercle se dessine au cœur de la foule et laisse place aux danses traditionnelles. Bienvenue à Nounou !

Ce village fondé il y a 900 ans compte 800 habitants, presque tous issus du même ancêtre. Animistes à l'origine, ils sont musulmans depuis deux générations. Les hommes ont en général deux épouses et une dizaine d'enfants. Ils possèdent des terres où ils cultivent le mil pendant la saison des pluies. Et produisent sorgho, fonio, arachides et quelques légumes en complément.

* Audrey Bonjean, Guillaume Dorvaux, Ludovic Gicquel et Mariette Moevus sont ingénieurs.



La vie dans un village Dogon

Depuis quarante ans, la pluviométrie diminue, ce qui rend les récoltes incertaines et fait disparaître les arbres fruitiers et le gibier. Certains habitants filent et tissent le coton, d'autres pratiquent la menuiserie ou la forge, et l'élevage de bétail et volaille est fréquent.

Impacts minimes

Ici, les impacts du mode de vie sont les plus faibles de tous les villages visités en Asie et en Afrique depuis dix mois. Les émissions de gaz à effet de serre par habitant sont environ 45 fois inférieures à celles d'un Français. D'abord parce que la consommation d'énergie est limitée : pas besoin de chauffage, pas d'électricité, on ne brûle du bois que pour cuisiner.

Ensuite, on se déplace peu, et surtout à pied. Et on se nourrit principalement de céréales produites localement. En France, les impacts de l'alimentation sont avant tout liés aux transports (importations notamment) et à la production de viande. Et puis, les maisons et la plupart des objets courants sont fabriqués avec des matériaux naturels locaux : terre, pierre, bois et feuilles de rônier, cuir, calebasses, etc.

Il y a quelques décennies, le village n'altérerait pas son environnement. Le faible impact actuel est dû aux produits et objets extérieurs apparus depuis peu : céréales importées pour compléter les récoltes (mil des grandes exploitations du pays et riz asiatique), motos, portables et piles pour les lampes torches. Après usage, ces piles sont jetées dans la nature, où elles polluent les eaux et les sols.

Un village bien organisé...

A Nounou, les hommes assument la responsabilité de la subsistance de la famille : cultures, construction de la case. Et les femmes gèrent le quotidien : tâches ménagères,

enfants. Un conseil d'anciens à l'écoute de tous les villageois prend, à l'issue d'un consensus, les décisions du village.

Nounou comporte en outre plusieurs associations très actives, dont celle des jeunes, dans laquelle tous les hommes de 14 à 50 ans s'investissent pour rassembler les moyens humains et financiers nécessaires à des projets de développement, comme la construction d'un puits.

... qui lutte pour subsister

Mais l'autonomie de Nounou est menacée : la sécheresse, depuis 1973, peut-être en partie due au réchauffement climatique, a modifié l'équilibre du village établi depuis des siècles. Depuis dix ans, trois invasions de criquets et d'autres aléas ont fait diminuer les récoltes et contraint une centaine de jeunes à chercher du travail à l'extérieur, faute de nourriture suffisante.

Très attachés à leur mode de vie, les villageois trouvent des idées et des soutiens extérieurs pour s'adapter : projet de barrage pour permettre le maraîchage en saison sèche, plantation d'arbres... Ils font preuve au quotidien d'engagement et de solidarité pour assurer la survie du village.

Dans le mode de vie traditionnel Dogon, l'homme puise tout ce dont il a besoin dans la nature sans la détruire : alimentation, logement, soins, etc. La vie n'est certainement pas toujours facile sous cette chaleur sahélienne et avec la subsistance qui dépend de la pluie. Pourtant, la gaieté ambiante, la grande sagesse qui émane des anciens et le sens de l'accueil et du partage des villageois sont très frappants.

Quel contraste avec l'individualisme qui caractérise la société française ! Nous avons beaucoup, mais nous avons peur de manquer. Ils ont peu, mais le partagent volontiers. ■

Audrey Bonjean, Guillaume Dorvaux, Ludovic Gicquel et Mariette Moevus*



Pour Dialogue sur Terre, l'heure est au témoignage

70

Le premier volet de l'aventure de Dialogue sur Terre vient de se fermer. Le voyage des quatre ingénieurs lyonnais à la découverte de modes de vie traditionnels¹ s'est achevé le 26 juin 2010, date de leur retour en Europe par bateau, via Amsterdam. Ils préparent maintenant un texte bilan pour le prochain numéro de LaRevueDurable, un spectacle pour partager leur expérience, témoigner et donner envie d'adopter un mode de vie plus sobre.

Depuis notre escale au Mali², nous sommes passés par le Burkina Faso et le Bénin. Ces dernières étapes africaines nous ont fait prendre du recul sur le développement de ce continent et ont enrichi encore un peu plus nos réflexions sur le changement que nous souhaitons voir notre société amorcer.

Nous préparons un article bilan de notre expérience longue d'une année pour le prochain numéro de LaRevueDurable, qui donnera les principales conclusions de nos analyses d'impacts et de qualité de vie des quatorze villages que nous avons visités en Asie et en Afrique. Mais une chose est déjà sûre : ce périple a validé notre intuition : nous avons beaucoup à apprendre des sociétés traditionnelles.

Bien sûr, elles ne sont pas parfaites. Mais notre société développée ne l'est pas non plus ! Et il est pertinent d'analyser ce qui fonctionne ailleurs pour inspirer le changement vers une société moins dispendieuse ici. Nous sommes convaincus que par nos comportements individuels, nous pouvons construire une société qui tend vers un idéal d'humanité et de durabilité. Nous proposerons des pistes de chan-



Femmes au village malien Nounou



Train en Inde
et arrivée en Europe au port d'Amsterdam

gement, qui permettront à chacun de trouver plus de bien-être au quotidien en ayant moins d'impact sur l'environnement.

L'aventure Dialogue sur Terre continue, à Lyon cette fois, où nous allons nous investir dans la sensibilisation et l'action pour le changement individuel de comportements. Pendant nos quatorze jours de traversée entre Cotonou et Amsterdam, nous avons commencé à élaborer une conférence-spectacle, qui nous permettra de partager les étapes les plus marquantes de notre voyage, et de donner aux gens l'envie de vivre mieux, en cohérence avec des valeurs humaines et écologiques.



Nous savons que cela est possible. Nous présenterons cette conférence dès l'automne dans la région lyonnaise. Nous sommes à la recherche d'un maximum d'occasions de la donner en public. Nous prévoyons ensuite d'écrire un livre qui relatera notre année de voyage et les réflexions qui en découlent. ■

* Audrey Bonjean, Guillaume Dorvaux, Ludovic Gicquel et Mariette Moevus sont ingénieurs.

- 1) Bonjean A. et coll. Dialogue sur Terre, voyage initiatique au Sud pour changer nos modes de vie au Nord, LaRevueDurable n° 34, juin-juillet-août 2009, p. 70.
- 2) Bonjean A. et coll. La vie dans un village Dogon, LaRevueDurable n° 38, juin-juillet-août 2010, p. 70.